

Monsieur Charles Kantor

A. E. ... *Nous sommes chez Charles Kantor, à Saint-Mandé.*

Grâce à ta visite, ça nous permettra de bavarder un peu, de nous rappeler des souvenirs de notre enfance, de notre ville natale, de Grodno, de la manière dont nous sommes arrivés à Paris, comment a été le démarrage de notre existence en France, et tout le reste.

A. E. *Dis-moi, Joseph Bielski, tu te le rappelles de Grodno ?*

Joseph Bielski¹, il était avec moi à l'École Professionnelle² qui portait le nom de Leizer Bergman. C'était un très beau bâtiment qui, à présent, selon ce qu'on dit est une école médicale, je crois. Moi j'étais en deuxième classe et Joseph était en première.

Quand je suis arrivé à Paris directement en 1930 en m'arrêtant un ou deux jours à Liège, où il y avait toute la petite colonie de Grodnoniens, il y avait parmi eux Bielski, qui était déjà en Belgique³. Quelque temps après, il est arrivé également à Paris. Je ne me rappelle pas à quelle occasion, il est venu partager la chambre avec moi ; il a cohabité avec moi pendant deux ans et demi à Levallois-Perret⁴.

A. E. *Autre chose⁵ : en quelle année l'école a commencé à fonctionner ?*

L'école a été créée certainement avant la guerre de 1914, mais elle n'a pas fonctionné tout de suite. Aussitôt après la guerre, elle a servi de centre pour distribuer des vivres venant d'Amérique. La population venait se restaurer...

A. E. *Aussitôt après la guerre ?*

Je me souviens très bien, c'était en 1919-1920. Il y avait dans le bâtiment...

A. E. C'était une espèce de bibliothèque ?

¹ Voir [Joseph Bielski et Yossef](#), [Joseph et Yossef](#).

² R. (= renvoi au roman) p. 67.

³ Cela donne l'impression que c'est Joseph qui est parti de Grodno en premier, alors que dans le roman c'est 'Haïm qui trace la voie de Yossef (R. p. 86). Yossef rejoint 'Haïm à Liège, après avoir obtenu un visa de tourisme pour l'Exposition internationale. 'Haïm voyant qu'il n'y avait pas de débouchés à Liège pour des clandestins avait déjà pris la décision de partir pour Paris, mais il avait voulu accueillir Yossef arrivant dans cette ville étrangère (p. 100).

⁴ R. La cohabitation des deux amis se passe « aux confins d'Asnières et de Genevilliers » (p. 105). Par ailleurs, c'est à Levallois que Yossef découvre l'atelier où il sera enfin embauché de façon durable (p. 125).

⁵ L'enregistrement est interrompu tout de suite après la phrase précédente, ce qui est bien frustrant, car peut-être Charles et Abracha avaient continué à parler de Joseph Bielski hors enregistrement !

Oui, à l'origine c'était destiné à devenir une école professionnelle. Mais sa mise en route s'est faite en 1922.

A. E. *Et avant, c'étaient des Juifs américains qui envoyaient des livres ?*

Bergman a créé l'école, mais à cause de la guerre, ou d'autres raisons, elle n'a pas pu fonctionner avant 1922.

A. E. *Et avant, c'était un centre d'accueil ?*

Un centre d'accueil, de distribution de vivres, une espèce de cantine. Je me souviens encore qu'étant gosses, nous allions y prendre des petits repas.

A. E. *Ah, un centre d'accueil pour les enfants ?*

C'était un passage de réfugiés, sûrement. C'était en 1919-20.

A. E. *Alors dis-moi, qui fréquentait cette école ? Quel était son but ?*

Cette école, en somme, a été prise sous la tutelle de l'O.R.T.⁶, l'organisation qui était connue, qui était dans son plein développement, et le principal organisme qui a assuré son existence était le *Joint*⁷ américain...

A. E. ... *qui subventionnait ?*

Il subventionnait et envoyait le matériel nécessaire : au fur et à mesure, on avait des machines très modernes, pour l'époque, des fraiseuses...

Le premier directeur de cette école était Gozanski⁸. Un homme très actif, qui a donné un tel essor à l'école de Grodno que les élèves sortants étaient renommés dans toute la Pologne. A la fin, Gozanski est devenu directeur du *Joint*, du service d'enseignement professionnel en Pologne. Il était monté en grade.

A. E. *Qui est-ce qui fréquentait cette école ? Quel genre...*

Dans les débuts, c'étaient plutôt les jeunes des classes moyennes qui fréquentaient cette école. Elle a pris de l'extension. Il y a une certaine partie de la jeunesse qui s'était groupée autour des *'halutzim* [pionniers]...

A. E. *Sionistes ?*

Sionistes, scouts. Il y avait aussi une couche de la population qui n'était pas tellement concernée par le sionisme ; ils se dirigeaient vers cette école pour apprendre un métier manuel

⁶ L'O.R.T. (Organisation Reconstruction Travail), organisation d'aide aux Juifs nécessiteux qui a vu le jour en 1880 dans la Russie tsariste, a acquis ensuite un rayonnement mondial ; elle en est venue à créer des écoles professionnelles et des centres de formation pour adultes. Voir par exemple pour l'époque actuelle <http://www.ort.asso.fr>.

⁷ R. p. 19. Créé en 1914 par des Juifs américains influents, l' *American Jewish Joint Distribution Committee* (JDC ou « Joint » tout court) devint la principale organisation communautaire pour l'aide apportée aux Juifs en dehors des États-Unis.

⁸ R. Michaël Gozanski pp. 18-9, 21, 36, 78, 116, 295.

qui, tout compte fait, était une activité moins « noble » pour la jeunesse., parce que tout ce qui était travail manuel était pour nos parents – commerçants, professions libérales - dégradant. Tout le monde sait l'esprit de...

A. E. ... de « *faute de mieux* » [*en yiddish*].

C'est ça. Néanmoins, c'est là qu'a commencé à prendre racine parmi les jeunes que l'avenir, c'est le travail manuel : pouvoir faire les choses comme le reste de la population, malgré qu'on n'avait pas de contact – tout le monde le sait – avec la jeunesse non juive de Grodno. Il en résultait qu'on pouvait bien se rendre compte dans les expositions scolaires de fin d'année que le niveau de cette école battait de loin le niveau de l'enseignement de l'école non juive, qui n'appartenait pas à l'État, mais à l'organisation *Macierz Szkolna*⁹ à Grodno. Les élèves sortant de chez nous avaient un horizon assez étendu, et ceux qui avaient les moyens de poursuivre leurs études pouvaient le faire facilement, sans examen d'entrée à l'école d'ingénieurs à Wilno, qui appartenait aussi à l'O.R.T.

A. E. *Et qu'est-ce qu'il y avait comme branches ? Autant que je me rappelle, il y avait serrurerie et menuiserie...*

...Mécanique générale et menuiserie.

A. E. *Et qu'est-ce que tu as fait toi comme branche ?*

Moi j'ai fait l'école de mécanique.

A. E. *Et Yossef aussi ?*

Joseph également. Bien sûr, ce n'était pas aussi compartimenté qu'en France, à Paris où la mécanique elle-même était divisée en ajustage, fraisage, tournage, différents métiers qui concernent la métallurgie. A Grodno, un petit centre, on apprenait de tout un peu ; on était pour ainsi dire polyvalents. La preuve en est : on avait des notions de tout.

Parmi les camarades qui sont arrivés à Paris, il y a eu ceux qui ont trouvé du travail – on pouvait se spécialiser - dans le tournage, l'ajustage, le fraisage, le tournage. Moi, par exemple, je me suis spécialisé comme ajusteur outilleur. Nous avons des bases excellentes¹⁰, d'après les échos qu'on a eus, les élèves sont partis en Israël ou ailleurs. Il y en a qui ont abandonné le métier, ils se sont orientés vers le commerce ou autre chose, mais tous avaient des bases suffisantes pour commencer du point de vue professionnel ; ils étaient assez armés.

A. E. *Dis-moi, il y a une chose, vous mangiez à l'école ou non ?*

⁹ *Polska Macierz Szkolna* : « Association polonaise d'Éducation » (R. p. 138).

¹⁰ Dans le roman, Yossef est tout à fait compétent pour exercer n'importe quel « petit boulot » qu'il a la chance de pouvoir saisir, et finalement trouve un atelier où il est embauché « à durée indéterminée », sur la qualité de son travail.

Non, il n'y avait pas de cantine à l'école. On venait le matin jusqu'à deux heures.

A. E. *C'était théorie et pratique ?*

Oui, c'est ça.

A. E. *Je voudrais que tu me parles un petit peu de la vie extrascolaire... Un garçon à l'époque... A quel âge tu as commencé ?*

A l'époque j'avais quatorze ans.

A. E. *Une fois rentré à la maison, qu'est-ce que tu faisais ?*

On avait quelques devoirs à faire, les plus longs étaient ceux du dessin industriel. En hiver, notre sport favori était bien entendu de faire...

A. E. *Du patinage ?*

Du patinage une fois les devoirs finis, on allait patiner¹¹. Měr Lapidus, un bon camarade, était un excellent patineur. Il a échoué à New York...

A. E. *Je l'ai vu à New York.*

Eh bien lui, il a fait justement l'école d'ingénieurs, le Technikum, de Wilno, et se trouve en ce moment en Amérique, où il est électronicien. Voilà un parfait exemple d'un élève sorti de l'O.R.T. Il a fait la même division que moi en mécanique générale. Il a une petite usine de composants électroniques à New York. Il a même une très bonne situation.

En dehors de cela, il y avait toujours cet esprit de communauté. Étant gosses, même à la patinoire, puisqu'on en parlait, il y avait de petits groupes de congénères, il fallait qu'ils se défendent contre les groupes des « *szkocim* »¹² [il rit], parce qu'ils cherchaient noise, pour nous battre... Voilà notre enfance.

En été, on allait se baigner, on jouait au football ; souvent un peu de lecture. C'était tout à fait la vie provinciale.

A. E. *Et les soirées ?*

Les soirées, c'était la promenade sur la rue principale, Dominikanska, et puis le cinéma. Et puis chez moi, on était quand même une dizaine d'enfants, on passait notre temps à nous chamailler entre nous tous.

A. E. *Vous étiez combien d'élèves à l'école ?*

Les classes étaient environ vingt-cinq.

A. E. *Et il y avait combien de classes ?*

¹¹ R. Sur le patinage, voir p. 35.

¹² *Szkocim* [*shekotzim*] est l'adaptation en polonais (au pluriel) du mot hébreu *sheketz* (en yiddish *sheygetz*) qui signifie « détestable », « abominable » et désigne un « voyou », avec des connotations péjoratives plus ou moins intenses selon les contextes. C'était un mot couramment employé par les Juifs d'Europe de l'Est pour désigner leurs jeunes tourmenteurs.

Il y avait trois classes¹³ (trois années). Je suis rentré à quatorze ans et suis sorti à dix-sept ans.

A. E. *Aussitôt après l'école, tu as travaillé à Grodno ?*

Aussitôt après l'école, j'ai travaillé chez un nommé Starowolski.

A. E. *Le marchand de vélos ?*

Son fils, résident à Moscou, a fait un stage en Allemagne comme ingénieur et il est resté à Grodno même pour créer une fabrique de bicyclettes¹⁴. Je suis rentré chez lui pour travailler, diriger un peu la fabrication des cadres pour les bicyclettes. Il faisait venir les éléments principaux d'Allemagne et il les montait à Grodno.

A. E. *A l'usine, qu'est-ce que tu gagnais ?*

Je gagnais à peine de quoi manger. Le montant exact, je ne saurais pas te le dire, mais c'était un salaire dérisoire.

A. E. *C'était l'époque de l'inflation galopante ?*

Oui, galopante.

A. E. *Tu te rappelles un peu, avec les milliards ?*

Je me rappelle vaguement que vraiment, c'était une période bizarre. On nous racontait toujours qu'en Allemagne, c'était encore pire, c'étaient des archi-milliards. Chez nous, c'étaient des milliards. Si on arrivait à tenir, c'est grâce à la grande famille qu'on avait en Amérique. C'est grâce à leur aide qu'on arrivait à manger.

A. E. *C'est la famille d'Amérique qui vous envoyait...*

Une tante et un oncle... Une sœur de ma mère. Parce que l'épicerie qu'on exploitait à Grodno même, elle n'arrivait pas à nous nourrir.

A. E. *Qu'est-ce qu'il faisait ton père ?*

Mon père¹⁵ restait à l'épicerie-bureau-tabac¹⁶. Il était écrasé par les impôts.

A. E. *Combien de temps tu as travaillé à l'usine ?*

Chez Starowolski, je suis resté un an. J'étais attiré par l'étranger, étant donné que mon frère aîné¹⁷ a fini la même école deux ans avant moi et est parti, avec un groupe d'anciens élèves travailler sous contrat en France. Bien entendu, sans donner de détails de sa vie en France.

¹³ R. Au sortir de ces trois années, dit Yossef (p.78) « je savais ajuster, tourner, fraiser, aléser et je comprenais la mécanique. Avec cela, j'étais à même d'avoir un gagne-pain sans aller chercher plus loin que Grodno. »

¹⁴ R. p. 78-9.

¹⁵ Leïb Kantor, né à Grodno et mort à Auschwitz.

¹⁶ R. p. 105. Le magasin était situé rue Brygidzka. Voir sur le plan de Grodno dans la [Galerie de photos](#) (n° 5) : la rue part de la place de Batory (5) vers l'est (10).

¹⁷ Maurice Meyer Kantor, mort en déportation.

J'étais quand même attiré par cette aventure. Je voulais à tout prix venir également. C'est ainsi que j'ai quitté la ville.

A. E. *Et comment tu as pu partir ? Tu as obtenu un visa ?*

Pour avoir un visa, je me suis inscrit à l'école préparatoire de l'École Polytechnique de Grenoble. Ils m'ont envoyé un certificat d'admission, qui m'a permis d'obtenir un visa d'étudiant¹⁸.

Je suis donc arrivé en France comme résident, mais sans carte de travailleur. Voilà le premier drame des premières années de mon séjour. Si on avait un contrat, comme mon frère, on arrivait à travailler tout de suite.

A. E. *Alors comment vous vous débrouilliez ?*

On cherchait du travail au noir, non légal en somme, non déclaré. C'était vraiment très très difficile. Grâce à la grande colonie des compatriotes à Paris, on m'a trouvé du travail, sous payé, on faisait n'importe quoi.

A. E. *Par exemple ?*

Par exemple, on travaillait chez un fabricant de gants de cuir¹⁹. Yossel Bielski travaillait à découper le cuir. Bien entendu, la fabrication était très médiocre, le salaire dérisoire, mais cela permettait de manger.

A. E. *Ça permettait de manger ?*

De manger. Et puis, come il y avait une très grande solidarité parmi les copains de Grodno (puisque'on était à Paris une trentaine environ), on s'entraidait, on se donnait des tuyaux pour aller manger la soupe populaire. Et je ne sais pas par quelle voie, mes parents ont appris que je n'avais pas de quoi manger, que je mangeais à la soupe populaire (parce que je ne voulais jamais leur écrire pour leur dire qu'ici ce n'est pas brillant). Mon père m'écrivait rarement, c'est ma mère, qui m'écrivait, presque toutes les semaines²⁰. Alors elle a écrit une lettre dans laquelle a rajouté cette phrase²¹ : « Tu n'as pas à avoir honte, tu ne gagnes pas ta vie, reviens à la maison. Il y a du pain pour cinq six », puisque je ne me rappelle plus combien restaient « il y en a encore pour toi. Tu n'as pas besoin de... »

A. E. *Quel autre genre de travail vous avez fait ?*

¹⁸ R. Sur les visas d'étudiants, voir p. 111. Yossef, lui, a obtenu un visa touriste pour visiter l'Exposition de Liège.

¹⁹ R. Sur leurs employeurs, p. 111.

²⁰ R. p. 113, la lettre hebdomadaire de Rivtzia, la mère de Yossef.

²¹ Il y a un passage peu audible, probablement en yiddish.

J'ai travaillé, toujours avec Bielski, chez un marchand de vieux métaux²². Le type achetait des lots, par exemple, un avion accidenté, ou réformé ; nous l'aidions à le casser, à démonter les métaux non ferreux. On était très mal payés, tandis que cette crapule s'enrichissait partiellement grâce à notre aide. Il était malhonnête. Inconsciemment on participait à son trafic. Il nous faisait peser le camion la tare vide, cachés sous les sacs dans le camion, et puis quand on le chargeait, il nous faisait sauter du camion et on le remplissait avec des métaux. On a travaillé également un certain temps – toujours avec Joseph - chez un ferronnier d'art²³. Le travail était assez intéressant, c'était de la création – de l'éclairage, des portes en fer forgé, très spécial.

Ensuite, je suis parti travailler, j'ai obtenu un contrat. Parce qu'on allait tous les jours à l'agence du *Joint*, au service d'immigration *HIAS*²⁴, qui intervenait dans différentes usines pour nous trouver du travail. Alors ils nous ont trouvé du travail dans une usine de locomotives, dans le centre de la France, à Nevers. Je suis rentré dans une usine de locomotives à Nevers²⁵. Quand on est arrivés là-bas, moi qui ne parlais pas un mot de français, ils m'ont mis avec un polonais, un ouvrier qui était à l'usine depuis cinq ou six ans qui servait d'interprète, et je devais travailler avec lui. Il avait une cinquantaine d'années, et moi je n'avais que dix-neuf ans à l'époque. Bien sûr, toutes les corvées à faire étaient pour moi, je n'avais pas le choix. Et petit à petit, c'était un Polonais...

A. E. *Un goy ?*

Un catholique. Un jour, est venu me trouver un ouvrier parlant un peu l'allemand, il devait être originaire d'Alsace, et m'a dit « C'est vrai que tu es juif, toi ? » « Oui. » « Mais alors qu'est-ce que tu fais à l'usine, puisque tous les Juifs étaient dans le commerce ? » Et il me cite tous les grands magasins de la ville Nevers qui appartenaient aux Juifs. Des Juifs à l'usine – il n'avait jamais vu ça. Ça prouve qu'il y avait encore en province des gens un peu rigolos, un peu naïfs. Parce que quelques jours après, il vient me trouver : « Dis donc, c'est vrai que t'es circoncis ? » « Oui, pourquoi ? » Il me dit : « Le pauvre ! »²⁶ Ça m'est resté (?) toute ma vie !

²² R. p. 110.

²³ R. p. 111.

²⁴ *Joint* : cf. note 7. *HIAS* (*Hebrew Sheltering and Immigrant Aid Society*) : organisation juive occidentale aidant les immigrants d'Europe de l'Est.

²⁵ R. pp. 114-115, c'est Yossef qui part à Nevers, « au culot », après avoir entendu place d'Italie la rumeur que « Les Locomotives » de Nevers cherchaient d'urgence un aléseur.

²⁶ R. p. 115 : « Il s'approcha de moi. "On a discuté de ton cas, hier (pas de précision sur ce 'on') ... Alors, si t'es Juif... t'es circoncis ?!" "Bien sûr." "Le pauvre !" Il bégayait de frayeur. Après, il se comporta vis-à-vis de moi comme font les gens envers les grands invalides. »

Je me suis attelé à acheter les quotidiens à sensation, à aller au cinéma et à apprendre le français d'urgence²⁷. Six, huit mois après, j'ai pu me libérer de la protection de mon compatriote polonais²⁸.

A. E. *Et comment tu faisais avec le permis de séjour ? Tu étais inscrit...*

Là, ils m'ont donné un contrat avec une demande au Ministère du Travail pour obtenir une carte de travail

J'ai attendu six mois pour obtenir « l'avis favorable » du Ministère. Là, cela a changé. J'ai pu travailler au grand jour. C'était une libération.

A. E. *Pour vous, c'était une révolution ?*

Un affranchissement d'un certain esclavage. On vivait dans la peur, peur de la police²⁹. On appréhendait un accident dans le travail, on n'avait aucune protection. L'employeur était passible d'amende et nous, on nous expulsait³⁰. Malgré cette peur, on se sentait libres en comparaison avec la Pologne. Sur le plan humain, ceux qui étaient en règle pouvaient discuter avec un agent de police.

A cette époque, il y avait une grande concentration de Juifs émigrés de Pologne, Russie, Roumanie. Autour de la République, c'était comme en Pologne, un État dans l'État. Autour de l'Hôtel de Ville aussi, ça ne nous dépaysait pas beaucoup.. Des rues entières avec des restaurants juifs, magasins juifs. On ne parlait que le yiddish.

Petit à petit, on a commencé à s'assimiler, courir les filles et progressivement écrire moins à la maison. Au début, on écrivait toutes les semaines ; après, ça s'espaçait, on avait du mal tous les trois mois à envoyer une carte postale pour donner de nos nouvelles.

A. E. *Et Yossef, tu le revoyais de temps en temps ?*

Oui, après, quand il s'est marié, il habitait tout près de la gare de l'Est.

A. E. *Cité Saint Martin.*

Cité Saint Martin³¹. Il habitait un tout petit logement, bien entendu, il n'était pas question du confort qu'on voit maintenant : une chambre avec, je crois l'eau les waters sur le palier, mais

²⁷ R. p. 111. Yossef se distingue en parlant le français sans trop de difficulté.

²⁸ Charles veut probablement dire qu'il s'est séparé de Joseph. (Dans la réalité, c'est Joseph qui a précédé Charles en France, alors que dans le roman, c'est l'inverse (p. 86) : l'auteur a probablement voulu insister sur le fait que Yossef avait besoin de l'exemple rassurant et stimulant d'un aîné pour passer à l'action.

²⁹ R. p. 111.

³⁰ R. p.111.

³¹ R. C'est là qu'habite Bertha, qui héberge Yossef pendant sept ans, d'abord seul puis avec sa femme, Louba p. 122. Donc le romancier était déjà au courant de cette adresse ; il a dû prévoir que Bertha habite là pour que Yossef et Louba se rencontrent.

très bien situé, en plein centre. Sa femme était native de Grodno³². Son nom de jeune fille, c'était...

A. E. *Sobol*.

Ils faisaient un ménage qui s'entendait très bien.

A. E. *Elle avait de la famille qui était marchands de meubles.*

Elle avait une très grande famille ; ses grands-parents étaient nommés Szouszon. Tous les Szouszon de Paris sont tous dans les meubles³³.

A. E. *Szouszon ?*

Ils sont même parents avec...

A. E. *Tu te rappelles son prénom ? Ce n'est pas Sonia ?*³⁴

De la femme de Bielski ? Louba, il me semble.

A. E. *Bon, dis-moi, ces gens qui étaient dans les meubles, c'étaient tout à fait une autre catégorie de gens ?*

Voilà, c'est assez curieux. Il y avait une partie de Szouszon qui sont arrivés à Paris avec des passeports russes, avant 1914. Tous ceux-là, leur nom était traduit Chouchon, avec CH, tel que ça se prononce. Ensuite il y a eu une arrivée de Szuszan avec des passeports polonais, et les Français les ont appelés Suzan. C'était rigolo, il y avait un frère Chouchon, et un autre frère Suzan. Les Chouchon étaient des gros marchands de meubles : Paris Ameublement, un magasin boulevard Magenta, un autre boulevard Sébastopol. Ils étaient là avant la guerre de 1914. Entre autres, le père de Chouchon, le réalisateur à l'O.R.T.F., un jeune qui est connu.

A. E. *Alors, c'étaient des gens riches ? Parce que les meubles, ça rapporte.*

Très très riches. Ils étaient même parents avec les patrons des Galeries Barbès, et même liés par alliance avec les meubles Lévitane. C'est une corporation assez fermée. On pourrait même dire qu'une grande partie des Grodnoniens étaient dans les meubles. Bien entendu les

³² Voir Galerie de photos (n° 24) Dans le roman, Louba, la femme de Yossef, n'est pas native de Grodno (p. 147). L'auteur a probablement voulu éviter dans sa narration la question de savoir si Yossef aurait pu connaître sa future épouse à Grodno.

³³ Voir dans le roman (p. 147), sur les différentes graphies du patronyme (en résumé) et le métier lié aux meubles de plusieurs représentants de la famille. A noter que le romancier n'entre pas dans le détail de toutes les branches de la famille et note de façon « générique » : *Scholé Szuszan, le frère de sa mère qui était "dans les meubles à Paris" (qui ne connaît pas les Szuszan, les Chouchan, les Schouschan, les Suzan ? Tous frères ou cousins, tous honorables commerçants de meubles à Paris.*

³⁴ Il est intéressant de voir qu'Abracha connaissait au moment de l'interview (en 1978) le nom de famille de la femme de Joseph mais ignorait son prénom. En revanche, la mémoire de Charles est fidèle, comme on peut le voir dans la fiche de police au moment de son arrestation ([Galerie de photos](#), n° 24.)

Chouchon n'avaient aucun contact ni rapport avec les autres, mais on savait qu'ils étaient originaires de Grodno. Sauf l'oncle de Bielski, lui s'intéressait encore. Quand on avait besoin de quelque (...) ou qu'on faisait une collecte, qu'un camarade était dans le besoin Cholé Chouchon³⁵ nous recevait toujours très bien.

A. E. *Comment il s'appelait de son prénom ?*

Cholé. Il a fait venir trois frères à lui qui tous les trois s'appelaient Suzan, avec des passeports polonais. Deux ont été déportés, ils ne sont pas revenus, le troisième est là. La famille de Chouchon était très connue parmi les Grodnoniens, souvent pour dépanner, donner même du travail manuel par ci par là.

A. E. *Alors, c'est la famille Chouchon ?*³⁶

C-h-o-u-c-h-o-n. Cholé Chouchon, c'est lui qui s'intéressait encore aux Grodnoniens. Il est venu avant la guerre. Et ses trois frères s'appelaient Suzan.

A.E. *Et tout ça, c'étaient des Grodnoniens ?*

Il avait une sœur, une nommée Rafalovicz, tous dans le même clan des marchands de meubles.

A. E. *Alors Cholé Chouchon, c'était l'oncle de...*

De Bielski.

A.E. *De la femme de Bielski.*³⁷

Il y avait plusieurs oncles et tantes, entre autres encore une Chouchon, madame Tobolski, la sœur de Cholé. Elle a plus de quatre-vingts ans. J'ai vu ses enfants, qui sont nés à Grodno, pourtant. Elle me raconte des petites anecdotes, que la mère était avec eux à la plage, elle prenait des bains de soleil en petit short, à quatre-vingt cinq ou quatre-vingt-dix ans.

A. E. *A cette époque, il y a quelque chose de marquant que tu vois dans la vie de Yossef ?*

Non, je ne vois rien de particulier. C'était un garçon très économe. Et surtout, puisqu'on partageait la chambre, tous les soirs il mettait son pantalon sous le matelas. Le matin il sortait toujours proprement habillé ; il était impeccable, il avait les cheveux gominés. Il était toujours très correct, tout le monde disait : « Ah ! Bielski, Joseph ! Le Don Juan !... » Je dois

³⁵ R. p. 147. Dans le roman, c'est le futur beau-père de Yossef. Ce qui jette un certain trouble quant aux faits réels, car une minute avant, Charles a parlé de lui comme étant « l'oncle de Bielski » - plutôt que de sa femme : extension abusive ? Cela ne vaudrait sans doute pas la peine de relever ce lapsus s'il n'y avait l'énigme concernant « l'oncle Marszak » (voir note 39).

³⁶ D'après l'enregistrement, Abracha avait marqué une pause pour aller se faire du thé.

³⁷ Charles ne relève pas la rectification « l'oncle de la femme de Bielski ». Cela ne vaudrait sans doute pas la peine de signaler le lapsus « oncle de Bielski » s'il n'y avait pas l'énigme du rapport de Joseph Bielski avec la branche Marszak (voir note 40).

avoir quelque part des photos avec lui, quand on allait se baigner ensemble, à Maisons-Alfort, tout un groupe, on se donnait rendez-vous. Je le vois avec une dent couronnée, devant... Son sourire³⁸. Il me semble qu'il avait une coquetterie à l'oreille. C'est des souvenirs vagues, comme tu peux t'en douter, de temps en temps, comme on partageait la chambre, on arrivait à se battre pour des conneries.³⁹ Mais on était toujours en bons termes.

J'avais l'impression qu'il voyait souvent son oncle... Marszak

A. E. *Marszak*⁴⁰.

Marszak était son oncle. Et je l'ai vu une ou deux fois quand l'oncle est venu le voir. Ils avaient des contacts assez rapprochés.

A. E. *Dis-moi, je voudrais qu'on revienne à Grodno.*

Moi, j'ai quitté Grodno en 1930. Je suis arrivé juste à l'ouverture de l'Exposition coloniale à Paris⁴¹. Naturellement, au bout de quelques années, la nostalgie, je suis retourné voir mes parents en 1934 ou 35. J'ai retrouvé la ville si petite que j'étais tellement surpris⁴² ! Comment, c'est ça la gare ? Dans mon imagination, c'était une grande ville. Les camarades n'avaient pas tellement changé. La ville était telle que, ça avait son charme, sa monotonie. J'ai passé plus d'un mois là-bas. C'était très agréable. Seulement tous mes camarades avaient une envie folle de partir à l'étranger. La vie même, j'ai constaté qu'il n'y avait aucun avenir là-bas, il n'y avait aucune dignité humaine. Au bout de quatre ans de séjour en France, on était déjà plus ou moins affranchis, se considérait égal à tous les autres, immigrés ou même Français. La seule chose qui nous différenciait, c'est qu'ils étaient nés citoyens français, et nous on était étrangers. Une fois arrivé à Grodno, quand j'ai constaté la différence qui existait en Pologne, entre les Juifs et non Juifs, cela m'a frappé, impressionné. Et c'était irréversible, pour la simple raison qu'il y avait très peu de Juifs qui cherchaient à s'assimiler au reste de la population. C'est connu, c'était un État dans un État.

Seulement, j'ai vu que les élèves qui sortaient de l'école catholique et qui n'avaient pas les mêmes capacités que les élèves sortant de notre école professionnelle étaient embauchés tout

³⁸ Il est intéressant que ce détail n'ait pas été retenu dans le roman.

³⁹ On entend ici les rires de Charles et d'Abracha.

⁴⁰ R. p. 59, 65, 66, 146, 152-156 et [La famille de Yossef](#) > Marszak Israël Zeidel. Joseph Bielski devait être atypique par rapport à la famille Marszak, qui était d'une autre classe sociale, du moins pour la branche vivant à [Szczuczyn](#) (Voir [Joseph Bielski, Qui était Joseph Bielski ?](#))

⁴¹ En fait, l'Exposition Coloniale Internationale de Paris dura de mai à novembre 1931. Le roman n'en fait pas mention.

⁴² R. C'est l'impression de Yossef, revenant à Grodno en 1939 (p. 176) : « Comment avais-je pu vivre ici jusqu'à l'âge de dix-huit ans ? Tout me paraissait petit, mesquin, miséreux. »

de suite, aux chemins de fer, partout ; sans difficulté, ils trouvaient du travail avec un salaire relativement décent. Et tous ceux qui sortaient de notre école, en dehors de l'usine de Szereszewski et Feingold...

A. E. *Feingold ?*

Feingold, c'était une grande fonderie, une usine qui faisait des machines agricoles à Grodno, à Slobodka⁴³, si tu te rappelles. Il n'y avait aucun débouché.

A. E. *Et chez Szereszewski⁴⁴, on pouvait encore travailler ?*

Chez Szereszewski, il y avait une ou deux places par an, c'est tout.

A. E. *C'était dans l'usine de tabac ?*

Dans l'usine de tabac, dans l'entretien des machines – quoique, malgré tout, pour des réparations sérieuses, Szereszewski faisait venir des spécialistes d'Allemagne...

A. E. *Ou d'Angleterre ?*

D'Angleterre même, parce que c'est très spécial, les machines automatiques. Pour les élèves, ou les jeunes ajusteurs ou mécaniciens, il n'y avait pas tellement d'emplois.

Bref, pour la jeunesse juive de Grodno, il n'y avait aucun débouché. Il ne fallait pas se faire d'illusion ; on ne pouvait vraiment rien faire. Ce n'est pas étonnant qu'on foutait le camp les uns après les autres. Et heureusement, il y avait une grande tendance d'aller en Israël ; grâce à cette émigration, les originaires de Grodno ont survécu. Sinon, je ne sais pas s'il serait resté une trace quelconque de Grodno.

A. E. *A Paris, vous viviez entre vous seulement ?*

A Paris, les premiers temps, tous les immigrés juifs – d'ailleurs c'est propre aux non Juifs aussi – créaient des petites colonies, les Grodnoniens en particulier. Il y avait un petit groupe de Grodnoniens dans le treizième, près de la place d'Italie⁴⁵. Au moment de l'Exposition Coloniale, l'été par exemple, il n'y avait pas un soir où on ne se rencontrait pas dans le petit square de la place : Doubinski, Esher Strzelecki, Kochanowski, moi, Bielski, des noms m'échappent. Zoszan, 'Haïm Babkiès. En hiver on se réunissait dans un café dans l'avenue

⁴³ R. Yossef trouve du travail à la fonderie Feingold (p. 79). Voir le quartier de Slobodka sur le plan de Grodno ([Galerie](#), photo n° 5) n° 10.

⁴⁴ R. Joseph Szereszewski avait été un personnage de première importance à Grodno, son usine de tabac employant en moyenne 1800 ouvriers ([Galerie](#), n° 11). Wolf Epsztejn, le père d'Abraham Estin avait travaillé à l'usine en tant que comptable, avant de prendre son indépendance en créant sa petite entreprise liée à l'exploitation du bois. Dans le roman, la grand-mère de Yossef, *bobé* Dveyré, raconte ce qu'a pu être la vie des ouvriers avant la Première Guerre mondiale (pp. 187-188).

⁴⁵ R. p. 104.

des Gobelins⁴⁶. Quelques uns jouaient à la belote, les autres venaient aux nouvelles, pour savoir s'il y avait du travail. On se voyait très très souvent, au début de notre séjour en France.

A. E. *Et ensuite ?*

Ensuite, petit à petit, chacun se dispersait, chacun trouvait...⁴⁷

Aussi, quand se voyait, on se donnait des tuyaux pour manger. Quelqu'un avait trouvé un petit caboulot, un petit bistrot, où on pouvait manger pour presque aussi bon marché qu'à l'Armée du Salut. A l'Armée du Salut, pour quatorze sous (soixante-dix centimes), on nous donnait un potage et un plat de légumes ; à l'époque c'était un régal.

A. E. *Et à la Soupe populaire, combien ça coûtait ?*

C'était ça, la Soupe populaire : la soupe populaire de l'Armée du Salut⁴⁸.

Seulement, quand j'habitais Levallois-Perret, quelque deux ans après, étant chômeur, je n'avais pas les soixante-dix centimes pour prendre le métro pour venir manger avec les copains.

A. E. *Ça coûtait soixante-dix centimes le métro ?*

A l'époque, soixante-dix ou quatre-vingts centimes.

A. E. *Moins cher que ça, je crois...*

C'était peut-être pas tellement cher, mais comme on avait vraiment peu d'argent, je venais à pied de la porte de Levallois-Perret.

A. E. *Et c'était où, la Soupe populaire ?*

Il y en a plusieurs dans Paris, mais je préférais venir dans le 13^e arrondissement, rue des Cordelières⁴⁹, car là-bas j'étais sûr de trouver quelques copains de Grodno.

A. E. *Alors petit à petit, tout de même, vous vous êtes fait des relations. Parmi qui ? Parmi les Français ? Ou les Juifs ?*

La première des choses, c'était de notre âge...

A. E. *Les filles ?*

On commençait à aller danser : certains rue de Lappe, et puis tout un noyau au *Chalet du Lac*⁵⁰, au bois de Vincennes. Toute la bande y allait et c'était à celui qui draguerait le mieux. En dehors d'apprendre à bien danser, ça permettait d'apprendre le français.

⁴⁶ R. p. 116 *Le Roi des cafés* - voir ici p. 16.

⁴⁷ L'enregistrement est interrompu à cet endroit, puis reprend.

⁴⁸ R. p. 115.

⁴⁹ R. p. 115.

⁵⁰ R. p. 115.

Et comme ça, on se détachait petit à petit, on se dispersait. N'empêche qu'on gardait tout de même le contact.

Il y avait un autre groupe qui entretenait des relations avec la Société des Juifs de France, la fameuse « *Federacje* », où il y avait une activité sioniste. Tout était orienté vers envoyer les gens le plus possible en Israël, mais il y avait une activité culturelle aussi.⁵¹

A. E. *Bon, on va recommencer à parler des rapports entre les Juifs de Grodno et ceux des autres régions.*

Les Juifs de Galicie⁵² et de Varsovie étaient les plus nombreux. Entre eux il y avait également une certaine solidarité. Tout le quartier de Belleville⁵³ était occupé par les Juifs artisans : confection, fabricants de gants, maroquiniers. Quand on allait dans ce milieu-là pour trouver un petit job, un petit travail quelconque, ils nous traitaient de « *Litwak* »⁵⁴. Pour dire qu'il y avait une amitié « démesurée »⁵⁵... Ce n'était pas une animosité, mais on nous traitait avec... on ne peut pas dire du mépris, mais avec un certain humour on nous traitait de *Litwaks*. N'empêche que quand il y avait un petit travail, ils étaient assez satisfaits de pouvoir nous aider. Tout cela pour te dire qu'il y avait une distinction entre les Juifs de Varsovie, les *Galicianer* et les *Litwak*.

A. E. *Et maintenant, les Juifs français ?*

Avec les Juifs d'origine française, de vieille souche, il n'y avait aucun contact, vraiment aucun contact direct. Même ceux qui étaient pratiquant, qui allaient à la synagogue, qui se mariaient et faisaient appel aux rabbins, aux aumôniers, qui nous impressionnaient. Ils étaient tous dans les synagogues habillés comme les curés ; avec le bedeau qui sortait avec ses médailles militaires... Ils étaient plus Français que les vrais Français⁵⁶.

A. E. *Une barrière infranchissable.*

Infranchissable. Ils nous considéraient comme des mètèques, des Polacks ; ils nous méprisaient, il n'y a pas d'autre nom.

A. E. *Mais tout de même, après la guerre, ça a changé.*

Après la guerre, ça a changé complètement, il n'y avait plus de différence.

⁵¹ L'enregistrement a été interrompu pour retourner la cassette.

⁵² La Galicie polonaise est au Sud-Est du pays.

⁵³ R. p. 111.

⁵⁴ Sans être réellement péjoratif, l'emploi de ce mot constitue une façon de surligner la provenance de la personne

⁵⁵ Le ton fait entendre clairement que l'intention est ironique.

⁵⁶ R. p. 117 et l'épisode du médecin israélien (p. 123).

N'empêche que dans l'ensemble, il y avait tout de même quelques Juifs d'origine russe ou polonaise qui se sont distingués, soit dans l'art, soit dans la science. Comme par exemple de Grodno, on avait le fameux sculpteur Lipszyc, qui est très connu. D'ailleurs son frère Roufki Lipszyc est encore⁵⁷ de ce monde, il est à Paris.) Ses sculptures étaient exposées à l'Exposition Universelle en 1937.

Tout ça c'est très bien, mais la population française d'origine juive n'avait aucun contact avec nous. Il suffisait de dire qu'on était juif, et tout de suite il y avait une barrière infranchissable⁵⁸. Mais sous l'Occupation, ils prétendaient s'appuyer sur le maréchal Pétain, parce que les Allemands ont chargé à outrance d'abord sur les Juifs immigrés : tout ça, c'est de la faute des immigrés juifs qui ont « infecté » la France. Au début, ça prenait et les Juifs français ont cru que les Allemands étaient antisémites à cause des Juifs immigrés. Mais par la suite, quand ils ont commencé par décapiter l'élite de la population juive française, ils ont arrêté tous les intellectuels, ceux qui occupaient une fonction quelconque dans les professions libérales là ils se sont aperçus que tout compte fait, ils sont tous à la même enseigne, ils sont visés autant que les Juifs immigrés. Petit à petit, ça les a rapprochés, La preuve en est personnellement : après la Libération⁵⁹, j'ai connu ma femme qui est Française, d'une assez vieille famille alsacienne ...

A. E. *Alsacienne ?*

Alsacienne, ce n'est pas suffisant. Mon beau-père est d'origine du territoire libre de Belfort, c'est un noyau où ils sont plus patriotes que n'importe quelle région. Les Lorrains sont très patriotes, les Alsaciens moins. Alors, j'ai été admis dans la famille : vraiment aucune différence.

A. E. *Raconte-moi encore où vous vous rencontriez. Dans le square de la place d'Italie ?*

C'est ça. Quand on arrivait à Paris, on allait là où habitaient quelques Grodnoniens, à l'hôtel 5 rue Véronèse⁶⁰ dans le 13^e - le nom m'est resté dans la mémoire – c'est une toute petite rue. Au début, dans cet hôtel, il n'y avait que deux Grodnoniens qui occupaient une chambre

⁵⁷ A l'époque de cet enregistrement, c'est-à-dire en mars 1978.

⁵⁸ R. p. 123. Yossef, consultant un médecin « israélien » lui dit en toute naïveté : « *Docteur, moi aussi je suis Juif.* » La réaction est immédiate et sans appel : *Deux yeux froids. Un sourire méprisant. Un haussement d'épaules ? Depuis mon enfance j'avais toujours entendu parler d'antisémites, de hooligans, de pogroms. Jamais je n'avais eu à en souffrir personnellement. Il avait fallu la visite de ce médecin israélien pour que je me sente pour la première fois vraiment juif !*

⁵⁹ Dans le roman, 'Haïm épouse Suzanne avant la guerre, peut-être en 1937 ou 1938. On peut penser que l'auteur a tenu à signaler ce fait exceptionnel – qui l'aurait été encore plus s'il avait effectivement eu lieu avant guerre. Voir ['Haïm et Charles](#).

⁶⁰ R. p. 104.

– : Grabowicz et Honki Gruszowski. Mais petit à petit l’hôtel a été occupé aux trois quarts par des gars de Grodno.

L’été il faisait très chaud, on n’avait pas tellement envie de rester dans les cafés, on se réunissait dans le petit square de la place d’Italie. On savait que n’importe quel jour qu’on vienne, on trouverait des gars de Grodno. On était curieux de savoir ; des fois, on avait un tuyau pour trouver du travail, on avait des nouvelles d’untel. Il y en a un qui venait dire qu’il a été à Bordeaux, il a vu des Grodnoniens ; il y a peut-être du travail là-bas. Le seul problème qui nous préoccupait, c’était de trouver du travail.

A. E. *Bon, et alors, la Soupe populaire, l’Armée du Salut, c’était où ?*

Justement. Pour se restaurer, pour manger pas cher, on allait manger à la soupe populaire, gérée par l’Armée du Salut, rue des Cordelières dans le 13^e, toujours autour de la place d’Italie – c’était un fief des Grodnoniens.

A. E. *Et le café où vous rencontriez en hiver ?*

En hiver, c’était au « Roi des cafés », avenue des Gobelins, qui a changé de nom. C’était le café qui se trouve en face du restaurant « Chez Marty », au carrefour boulevard Saint-Marcel et avenue des Gobelins.

C’est assez rigolo, mais quand Max et Marthe⁶¹ sont venus à Paris, déjà mariés, ils ont habité l’hôtel en face de ce café – peut-être quelqu’un leur a indiqué.

A. E. *Alors là-bas, pour quatorze sous...*

Pour quatorze sous, on avait droit à un repas : c’était un potage, avec un plat de légumes ; il y avait de quoi remplir le ventre, mais pas mourir de faim. On était assez contents.

A. E. *Alors tu venais à pied de Levallois pour manger ?*

Il avait des moments où je n’avais pas de quoi me payer un ticket de métro : je venais à pied de Levallois pour manger rue des Cordelières, et en même temps profiter et voir des copains.

Il y avait une solidarité parmi les Grodnoniens qui habitaient Paris, c’est assez curieux.

Sous l’Occupation, il y avait quelques uns des Grodnoniens qui habitaient Paris : Abraszka Frydland, Mojszé Malec, Max Wolikow qui était à ce moment-là au sanatorium pour sa maladie pulmonaire. Il y avait au début Bielski, qui n’était pas déporté encore⁶², toute une bande. On se voyait souvent, sous l’Occupation, très souvent. Une certaine solidarité s’était formée. Frydland, par exemple, qui était chimiste, faisait la campagne sucrière deux mois et

⁶¹ Max et Marthe Wolikow.

⁶² Joseph et sa famille ont été déportés en mai 1944 (voir [Galerie de photos](#), n°s 23 à 28). A l’époque, ils étaient domiciliés à Fuveau dans les Bouches-du-Rhône. On peut former l’hypothèse qu’ils avaient quitté Paris avant que la France ne soit occupée dans son entier.

on allait chez lui, c'était en grande banlieue. Il nous passait des petites valises avec du sucre roux. Cela nous permettait de manger des semaines et on troquait contre des cigarettes ; enfin, la petite histoire. C'est assez curieux que sous l'Occupation, il y avait une fraternité. Le même Frydland, qui s'est évadé d'un camp de déportation, on se voyait tous les jours. Mais une fois la guerre terminée, chacun est parti de son côté. Et puis, ça fait maintenant des années qu'on ne se voit plus. C'est curieux, quelque temps après la Libération, on regrettait la période de l'Occupation : ce n'est pas tellement pour les emmerdements qu'on avait, mais pour la disparition de la fraternité...

A. E. *De l'esprit de fraternité...*

... L'esprit de fraternité, qui a complètement disparu.

A. E. *Bon alors là, je crois que ça n'a pas été enregistré sur l'autre face... Le soir, vous alliez danser ?*

Évidemment, les premiers temps on était très isolés, on ne se voyait qu'entre nous. Mais petit à petit, étant jeunes - l'âge moyen dix-huit vingt ans - on commençait par aller danser. On allait soit rue de Lappe, qui était très en vogue ou bien, il y avait un fief où les Grodnoniens allaient souvent, c'est le *Chalet du Lac* au bois de Vincennes. Là on était sûrs de rencontrer tous les jeudis et tous les dimanches...

A. E. *C'est deux fois par semaine qu'on dansait ?*

Les jeudis on était sûrs de rencontrer des filles. On allait même les samedis soirs. Il y avait un qui dansait tellement bien qu'il a fait carrière. Il est devenu professeur de danse. Un Kanel⁶³ de Grodno.

A. E. *Kanel ?*

Il a eu le premier prix à un concours de charleston à la tour Eiffel, au premier étage.

A. E. *En quelle année ?*

C'était en 1928, probablement. C'est avant mon arrivée à Paris. Lui, une fois devenu champion de danse, il était complètement détaché de nous, parce qu'après, il s'est lancé à faire une école de danse à La Rochelle. Il organisait des bals dans les campagnes. Il a fait carrière dans la danse.

A. E. *Il s'est complètement détaché de vous ?*

Non, quand il venait à Paris, on le voyait. Mais voilà un cas où le gars, pour des raisons professionnelles, se détache du noyau du clan.

⁶³ R. Léo Kanel, p. 116.

Maintenant, au retour d'âge, il y en a quelques-uns et même tous qui chercheraient plutôt à renouer les anciennes relations. Mais c'est assez bizarre, on n'a plus la même langue, on ne parle plus des mêmes sujets, et c'est la vie.

A. E. *Bon, à Grodno, tu vois encore quelque chose ?*

Tu t'intéresses à Grodno particulièrement. Il y a deux ans on a eu la visite du cousin de Max qui a survécu à Grodno, Salomon...

A. E. *Żukowski ...*

Żukowski. Il est venu à Paris. Bien entendu, on a passé plusieurs soirées avec lui. Il nous a relaté un peu ce qui s'est passé à Grodno...

A. E. *Non, c'est l'autre époque qui m'intéresse.*⁶⁴

De l'autre époque... Bien sûr, les promenades de l'époque, ça se limitait : rue Dominikanska⁶⁵, Orzeszkowa. L'autre époque, je sais, étant gosse que mes parents m'ont indiqué qu'Éliza Orzeszkowa⁶⁶ venait de temps en temps dans notre épicerie faire des achats. Mon père était très fier, et puis elle était très gentille...

A. E. *En quelle année c'était ?*

Je crois qu'en 1911 ou 1912. Elle est morte en quelle année ? Je ne me rappelle plus... C'est peut-être des choses qu'on m'a racontées, mais dans ma mémoire, on parlait avec vénération d'Éliza Orzeszkowa. Parce qu'on avait notre épicerie pas loin.

Et la ville même, c'est assez curieux... Nous avons un voisin, un nommé Sadowski, un Polonais. Parce qu'il n'y avait pas que des Polonais à Grodno, il y avait aussi des orthodoxes⁶⁷. Lui, c'est un Polonais qui est venu après la création de l'État polonais pour poloniser la région. Et bien entendu, étant gosses – il avait le même âge que moi - c'était quelqu'un qu'il faut éviter... C'était une animosité réciproque. Et ça s'est trouvé que quand la guerre a éclaté, dans l'armée polonaise qui est arrivée à Paris – qui a fui les Allemands par la Roumanie... Et comme j'étais mobilisé dans l'armée polonaise, je vois Sadowski : il était lieutenant dans l'armée polonaise. Et il m'a reconnu ! Alors bien entendu, ici ce n'était pas le

⁶⁴ Au moment de cette conversation, Abraham Estin n'avait peut-être pas commencé à interviewer des survivants du ghetto. Il se peut également qu'il ait préféré se cantonner à des témoignages de première main.

⁶⁵ R. pp. 13, 33, 80. Voir sur le plan de Grodno peu avant 1939 le n° 6 ([Galerie](#), n° 9).

⁶⁶ Eliza Orzeszkowa [Ojeshkova] : femme de lettres polonaise (1841-1910). Elle analysa les problèmes économiques et sociaux de son pays dans ses romans (*Martha*, 1873 ; *Niemen*, 1888). Son nom a été donné à l'une des rues principales de Grodno. Dans le roman, elle visite la modeste boutique de la grand-mère de Yossef (p. 194). On peut voir sa statue sur le site <http://thierry.jamard.over-blog.com/article-grodno-du-28-11-au-18-12-2011-puis-du-8-au-28-02-2012-104590859.html>

⁶⁷ Apparemment, « Polonais » est identifié ici à « catholique ».

même rapport. C'était moi qui parlais le français, lui ne parlait pas un mot de français. C'était ma vengeance personnelle !

Et pour notre ville, on avait toujours le petit ruisseau qui traversait la ville –

Goroniczanka⁶⁸ ... Les gens autour de nous : le fabricant de pierres tombales, Kaczan. Et en face ... ?⁶⁹, fabrique de savon.

A. E. *C'étaient des gens riches.*

Des gens riches, qui envoyaient leurs enfants faire des études à l'étranger. Un nommé Kornitzki.

A. E. *Bon, je crois que*⁷⁰...

⁶⁸ R. p. 13.

⁶⁹ Le nom n'est pas audible nettement.

⁷⁰ L'enregistrement s'interrompt là-dessus.